

trer en relations avec trois autres, à jeter les fondements de son œuvre de salut.

Les Indiens lui offrirent des enfants qu'il accepta et qui sont l'espoir de l'avenir.

Dès lors le P. Gill se fixa au milieu de ses Cayapos et, à la fin de 1897, il s'établit avec ses colons et leurs nouveaux amis, dans un endroit plus sain, mais toujours sur la même rive. C'est là, à Conceição Araguaya, qu'est le nouveau centre de ses missions.

Puis, sont venus les grands projets, projets de conquérant : convertir les 5000 Cayapos, divisés en quatre groupes qui errent dans les 100,000 kilomètres carrés de leurs savanes ; établir deux collèges, un pour les garçons, un autre pour les filles, où, isolés du contact à la fois des civilisés et des Indiens, les enfants des Cayapos seront instruits et élevés en attendant l'heure où mariés et établis, ils pourront former des villages chrétiens ; fondation d'une ville, construction d'une église, d'un couvent, etc., etc., toutes les nobles entreprises, toutes les saintes folies que la Croix inspire.

Et pour sauver cet empire, le P. Gil avait en 1897, 230 francs.

Deux cent trente francs et deux religieux avec 21 enfants à soutenir ! Ce pécule étant épuisé, il n'y avait qu'à tendre la main ou à abandonner l'œuvre commencée.

Le P. Gil eut l'idée de s'adresser au riche et généreux Etat du Para. Et, au lieu de remonter les rapides vers Goyaz, il les descendit vers Belem, et, après un voyage de trois semaines au milieu des eaux bouillonnantes, des rochers où se brisent des barques, des gouffres qui les engloutissent, des trombes qui les écrasent, il arriva au pied de la dernière cascade et parvint à la capitale. C'était en février de 1898.

Le zélé religieux trouva partout l'accueil qu'il méritait : la presse le porta aux nues, et le gouverneur du Para mit à sa disposition 14,000 francs pour l'église et deux écoles distinctes destinées à recevoir, l'une, 30 garçons, l'autre, 30 petites filles, et lui promit sa protection.

Le P. Gil reprit le chemin de sa mission, et je suis sûr, qu'à ce moment, dans la hutte qui lui sert de couvent, à côté de la cabane qui lui tient lieu d'église, entre son vertueux auxiliaire, le P. Ange et ses enfants adoptifs, il est en train de défricher du terrain et d'équarrir des bois pour construire son église.

C'est bien du P. Gil qu'on peut dire que la physionomie c'est l'homme. De taille moyenne, âgé de 46 ans, mais vieilli par la fatigue, maigre, le visage ridé, les joues creuses, la barbe courte et grise, les gestes vifs, le P. Gil laisse l'impression d'un homme surnaturellement énergique. Ce qui donne surtout du relief à sa figure, ce sont des yeux bleus, perçants, d'une fixité presque troublante que la myopie augmente encore.

Avec cela, la parole facile, les gestes aisés, la courtoisie d'un homme du monde, un français pur, un portugais correct ; telle est la figure du religieux qui, il y a un an, regagnait son poste en nous donnant rendez-vous au Para, peut-être ; en tous cas... au ciel.

12 juin 1899.